

Une bouteille à la mer

Brice Gautier

Le serveur me regarde avec des yeux de merlan frit. C'est un gamin, probablement embauché en renfort pour l'affluence du samedi soir, dix-huit, dix-neuf ans à tout casser, les cheveux très blonds ramassés dans un catogan au désordre savamment étudié, mignon, œil bleu et dents parfaitement alignées. Il est visiblement conscient de l'effet qu'il fait sur les filles, qu'elles soient de son âge ou du mien. Il sourit vaillamment, car il a pour consigne de garder le sourire quelle que soit la situation, mais on voit bien dans le flou de son regard qu'il ne sait pas comment réagir à ma demande. Il veut croire que c'est une plaisanterie dont il serait trop jeune pour avoir les codes, une *private joke* de quadragénaire, mais il ne veut pas perdre la face en avouant qu'il ne comprend pas. Il hésite à affirmer tout de go qu'il n'a pas ce que je demande, qu'il doit demander au patron si on sert ce genre de choses, désarçonné par mon insistance à réclamer un cocktail dont il n'a manifestement jamais entendu parler. C'est la première fois de sa jeune carrière de serveur qu'on le prend en défaut. Non, je ne vois pas, finit-il par dire un peu penaud, le regard dérivant dans tous les coins de la salle pour éviter de croiser le mien, une légère

crispation aux lèvres concédant une défaite qu'il enrage d'encaisser.

Autour de nous se déverse une musique trop forte pour ce qu'elle a à offrir, un excipient sonore que les personnes de ma génération ne comprennent pas. En face de moi, Antoine piaffe. Il n'aime pas avoir à attendre c'est bien là le moindre de ses défauts, lui qui a commandé un verre de viognier, un truc simple que même le plus débile des serveurs connaît. Il fusille le gamin d'un de ces regards que je ne connais que trop bien, un regard comme une coulée d'acide froid, à la fois glaçant et corrosif. S'il le pouvait, il dissoudrait le serveur pour le remplacer par une version plus dégoûtée et surtout plus laide, moins conforme à l'archétype du petit mâle dont il se méfie par-dessus tout, d'autant que ce soir celle qui est encore sa femme s'est mise en beauté, et on a beau dire, même à plus de quarante ans, elle peut en remontrer à bien des minettes de dix-huit. Antoine n'a pas manqué de repérer le regard que le serveur a plongé dans mon décolleté qu'il juge à présent vertigineux après m'avoir remercié plus tôt dans la soirée, quand il était encore dans de bonnes dispositions, d'avoir choisi la robe qu'il aime tant car elle épouse parfaitement les formes dont il raffolait encore après plus de quinze ans de vie commune. À présent, Antoine est furieux contre ce regard, contre le serveur, contre le bar qui est très différent de ce dont il se souvenait, contre la Terre entière, furieux que je sois encore jolie, furieux que je sois partie, furieux que je ne sois plus en sa possession, furieux que j'ose vivre en son absence. Je le connais par cœur, je

peux réciter à l'avance tout ce qui mijote à petit feu dans sa tête, tout ce qui pourrit dans son esprit faisandé. Cela fait maintenant plus d'une heure que je regrette d'avoir concédé ce rendez-vous et de le revoir alors que je m'étais jurée de faire une croix définitive sur ma vie avec lui. Depuis que nous sommes attablés au milieu de ces jeunes qui nous dévisagent sans vergogne, je l'écoute me bourrer de reproches comme on bourre son adversaire de coups, me balancer à la tête mon ingratitude, mon insensibilité, mon irresponsabilité, mon impardonnable abandon de foyer... Mais je n'ai pas bronché, ni quand il a affirmé que les enfants m'en voulaient, ni quand il a sous-entendu perfidement que je le trompais depuis le début de notre relation, ni quand il a étalé son malheur comme une épaisse couche de pâte à tartiner bien grasse sur une tartine rance, ses années perdues avec moi, sa déception, sa vie sexuelle irrémédiablement gâchée... J'aurais pu lui souffler chacun de ses mots mille fois entendus. Je suis restée de marbre, je n'ai pas fait de scandale même quand il me balançait des missiles sol-sol en pleine face, j'ai fait des efforts mais ça n'a pas suffi. Avec Antoine, ça ne suffit jamais. Je suis fatiguée et si je m'écoutais, je m'enfuirais à toutes jambes, mais je sais que rien ne sera simple, qu'il est capable de se montrer très agressif et de me suivre jusqu'à l'appartement dont je ne lui ai pas donné l'adresse exacte. C'est peut-être pour cette raison précise, je m'en rends compte à présent, qu'il a exigé de me revoir.

Le serveur danse d'une jambe sur l'autre et je renonce à contrecœur à ma demande extravagante. Un verre de viognier fera l'affaire, déclaré-je, conciliante, espérant que mon ralliement au choix d'Antoine fera retomber un peu la tension. Le jeune garçon ne se le fait pas dire deux fois, tourne les talons en marmonnant quelques paroles incompréhensibles, et je reporte mon regard sur le visage de mon mari, qui n'aurait pas été plus crispé si tout le personnel du bar était venu l'insulter personnellement. La fatigue tombe sur moi comme une pluie de mélasse, engourdit mes mouvements et assèche ma bouche comme si j'avais prononcé un discours interminable alors que je n'ai rien dit ou presque.

Antoine se tient enfin silencieux. Il ne faut pas compter sur moi pour alimenter la conversation. C'est lui qui m'a harcelée pour que nous nous rencontrions en terrain neutre, pour dissiper les malentendus selon lui, repartir sur des bases saines, passer par-dessus nos petits différends, je ne sais plus ce qu'il a dit au juste, je sais simplement que j'ai été suffisamment stupide pour accepter. N'y revenons pas. Il a insisté pour venir dans cet endroit où nous avons fait les quatre-cents coups au début du siècle, sans réaliser que le bar avait changé une ou deux fois de propriétaire depuis le temps où nous venions y passer la nuit, danser comme des possédés, boire à nous faire éclater les veines avant de rentrer faire l'amour jusqu'à épuisement dans notre piaule d'étudiants. Mon Dieu, comme tout cela me paraît loin et absurde à présent ! Antoine était aussi beau que le petit

serveur, bien plus beau même ! Je me souviens que toutes mes copines rêvaient de l'emballer. Il avait réussi le concours de médecine sans avoir donné l'impression de beaucoup travailler, et il ne manquait pas une occasion de rappeler à son public féminin qu'il avait assisté une heure auparavant à une opération à cœur ouvert ou à une amputation, d'ailleurs il n'allait pas tarder à aller prendre son tour de garde à l'hôpital. J'étais comme toutes les autres, subjuguée par cet Apollon intelligent et drôle, un peu bourrin sur les bords mais qui nous faisait rire quand même avec ses blagues de carabin et son inébranlable désinvolture. Aucune situation ne paraissait devoir l'impressionner, pas même lorsqu'il était en stage aux urgences et que des familles entières arrivaient dans un état désespéré après un accident de la route. Antoine était un roc, un phare, une balise de secours avec qui tout le monde rêvait de former un couple, y compris certains garçons. Et moi, comme les autres, je suis tombée sous le charme, j'ai sorti le grand jeu, la paire de seins de compétition, la répartie sans complexes, j'ai joué la femme fatale et je peux vous dire que le petit apprenti médecin n'a pas résisté bien longtemps avant d'atterrir dans mon lit ! L'homme qui fait la gueule en face de moi ce soir lui ressemble encore vaguement, même si une bonne partie de ses beaux cheveux blonds a disparu dans le lavabo de notre salle de bain, même lesté d'une quinzaine de kilos supplémentaires, même si treize ans de vie commune ont laminé l'admiration que je nourrissais pour lui.

Du coin de l'œil, je repère le serveur mignon qui revient avec nos deux verres, la troisième tournée de la soirée après deux bières pour Antoine et de l'eau gazeuse pour moi. Antoine jette des regards furieux dans toute la salle, comme si la présence d'autres convives constituait une intolérable humiliation. Je connais cette expression sur son visage. Il est proche du point de non-retour. Des images se percutent dans ma tête, je me vois coucher les enfants en urgence, les arracher à leur film inachevé, endurer leurs protestations sans savoir comment justifier mon attitude, sans leur expliquer froidement que papa a revêtu sa tête des mauvais jours et qu'il vaut mieux ne pas croiser sa route. Je me souviens des excuses que je trouvais à Antoine, la fatigue, les responsabilités écrasantes d'un anesthésiste, jusqu'à demander conseil à un ami médecin qui soupçonna un trouble bipolaire qui resterait à l'état de supposition faute de la bonne volonté du patient à se faire diagnostiquer. L'Antoine des bons jours était solaire, toujours aussi drôle quoique toujours aussi bourrin, plein de vie, amant magnifique et père attentif alors même qu'il passait plus de temps à l'hôpital que chez lui. L'Antoine des jours de pluie s'emportait pour des peccadilles, menaçait ses enfants de terribles représailles s'ils s'obstinaient à se comporter comme des enfants, posait des questions soupçonneuses sur mon emploi du temps, sur ma manière de m'habiller dont il ne supportait plus qu'elle rappelât la femme fatale qui l'avait séduite. L'Antoine des jours de tempête volait mon téléphone pour le passer au crible de sa suspicion, levait la

main sur moi avant de la laisser retomber dans une ultime menace – Il ne m’a jamais battue, c’est au moins un défaut qu’il n’a pas –, me noyait de reproches, la nuit pendant des heures, parce que je ne faisais pas assez souvent l’amour, parce qu’il était persuadé que je voyais quelqu’un d’autre à qui je réservais mes ardeurs, parce que je ne l’aimais pas assez, parce que je ne le mettais pas assez en valeur, tout y passait. L’Antoine des silences avant l’orage insinuait perfidement que mon travail de professeure d’arts plastiques me laissait largement assez de temps pour que tout soit fait correctement à la maison, y compris les menus travaux qu’il ne fallait pas être Léonard de Vinci pour réaliser sans son aide. J’ai tenu pendant quinze ans jusqu’à ce que je jette l’éponge, prenne mes affaires et mes enfants, loue un appartement en centre-ville et, au terme d’une énième dispute, décide de ne plus endurer cette vie de reproches. Oh oui ! Je connais ce visage par cœur et je reçois cinq sur cinq l’avis de tempête. Je n’en reviens pas d’avoir été assez stupide pour croire qu’il pouvait avoir changé. Je dois trouver un moyen de me sortir de ce piège dans lequel je suis venue me fourrer de mon plein gré.

Quand le serveur pose enfin nos verres sur la table, je me tourne vers lui, force un sourire que j’espère enjoué et lui demande des nouvelles d’Angela. Le gamin encaisse en roulant des yeux comme si je lui avais fracassé mon verre sur le crâne. Il me regarde comme un pitbull regarderait son maître qui vient de le frapper, perclus dans une incompréhension radicale.

– Angela ?, essaie-t-il sous le regard ulcéré d’Antoine dont le visage a pris la teinte bordeaux de la nappe.

– Oui, Angela, insisté-je sans ciller, vous ne la connaissez pas ?

Le serveur ne sait plus quelle contenance se donner, il veut bien faire à tout prix et demande s’il s’agit d’une personne qui a l’habitude de venir au bar. J’essaie de capter le regard du jeune garçon mais il s’obstine à regarder son plateau.

– Vous ne l’avez jamais vue ici ?

Tandis que le jeune homme, vaincu une seconde fois, secoue la tête d’un air navré, j’ajoute dans un souffle :

– S’il vous plaît demandez à votre patron s’il n’a pas de ses nouvelles...

Le serveur repart en emportant sa consigne, autorisant tacitement Antoine à porter son verre à la bouche. Il en vide une bonne moitié d’un trait.

– C’est qui cette Angela ? demande-t-il sans la moindre trace de suspicion.

Mon mari se fiche des faits divers et ne lit que le Vidal. Je dois sortir le mensonge des grands jours, comme quand j’essayais de protéger les enfants.

– C’est une copine de bureau qui a ses habitudes dans ce bar, déclaré-je sans ciller, avant d’ajouter, nostalgique :

– Dans le temps, le patron la connaissait bien, mais il semble l’avoir oubliée. Décidément, ce bar a bien changé...

Antoine ne relève pas. Il ne m’a pas écoutée, il est concentré sur son verre qu’il a terminé en deux lampées. Il cherche déjà le serveur des yeux pour en commander un autre. Je ferme

les yeux, je pense à la bouteille que je viens de lancer à la mer, portée par la fragile embarcation de ce serveur pas très futé, frêle esquif qui ira peut-être se fracasser quelque part dans ce bar sordide sans avoir pu être lue par une personne douée d'intelligence. Antoine se lève, marche vers le comptoir pour accélérer le traitement de sa commande. Il apostrophe la jeune femme qui garde la caisse et commande une bouteille qu'il boira seul et vite. L'alcool a toujours été le comburant de sa colère. Quand il revient, je lis dans ses yeux qu'il est déterminé à passer aux choses sérieuses. Il se rassoit avec détermination, plante ses coudes sur la table et balance sans préambule :

– Je te préviens, je veux la garde alternée des enfants.

Je fais profil bas. Il me fixe comme s'il essayait de maîtriser mes pensées par le seul truchement de son regard.

– C'est ton droit, concédé-je, mais ce sera au juge d'en décider.

Il encaisse. Il sait parfaitement qu'avec ses horaires découpés, ses gardes de vingt-quatre heures et les déclarations que j'ai faites à mon avocate il n'a que peu de chances d'obtenir quoi que ce soit. Il change d'angle d'attaque :

– Mon droit, c'est aussi de savoir où sont mes enfants, crache-t-il.

– Ils seront chez toi aussi souvent que le juge l'autorisera, répété-je, me cachant à nouveau derrière l'autorité judiciaire.

Il souffle bruyamment. Il espérait que je lui donne mon adresse de bonne grâce, mais il se rend compte que les choses ne sont pas aussi faciles que prévu. Son visage se décompose à vue d'œil. La colère envahit ses traits comme le feu dévore un parchemin. Ses mâchoires sont tellement serrées qu'on les voit saillir sous ses joues, deux petites bosses de part et d'autre de son nez. Il grommelle entre ses dents :

– Je te préviens que si tu m'empêches de les voir, ça ira très mal...

Le serveur se matérialise derrière lui, une bouteille dans un seau à glace en équilibre sur son plateau. Sans un mot, il dépose sa cargaison sur la table tandis qu'Antoine se mure dans un silence aussi hostile qu'une double rangée de barbelés. Le serveur reste planté à côté de la table, insensible à la mine menaçante de mon mari, grenade dégoupillée dont personne ne connaît le délai avant explosion.

– Madame ?

Le gamin prend son courage à deux mains.

– Le patron demande si vous souhaitez toujours votre cocktail.

Quelque chose se dénoue dans ma poitrine. Quelqu'un a trouvé ma bouteille, l'a ouverte et a compris le message. Un bateau se dérouté et vient me porter secours ! Je me fiche de savoir si c'est Angela, cette amie qu'on réclame lorsqu'on a besoin d'être exfiltrée d'un bar, ou ma commande du cocktail réservé aux femmes en détresse qui a déclenché la

machine tant le soulagement de constater que quelqu'un a capté mon appel au secours est intense. Je me tourne vers le beau gosse, lui décoche mon sourire de gratitude le plus lumineux et hoche la tête vigoureusement.

– Souhaitez-vous des glaçons ou une tranche de citron ? demande le gamin, les yeux vissés dans les miens.

Le patron a parfaitement préparé son serveur. Citron, ce sont les flics, glaçons, on appelle un taxi. Je n'hésite pas une seconde.

– Pur, pour moi s'il vous plaît.

Le gamin acquiesce, réfléchit une demi-seconde, puis me montre la jeune fille derrière le comptoir.

– Dans ce cas, Madame, je vous invite à passer en réserve pour choisir l'alcool que vous désirez dans votre cocktail. Nous avons de la vodka, du gin, du rhum, mais certaines personnes préfèrent d'autres saveurs. C'est la petite porte derrière Lucie, vous voyez ?

Le gamin a pris de l'assurance, il accompagne mon geste quand je me lève sous l'œil outré de mon mari, le gratifie d'un sourire commercial éclatant :

– Madame n'en a que pour quelques minutes, lance-t-il à Antoine qui fait mine de m'accompagner, mais qui n'ose pas aller au bout de son intention, vaguement intimidé par l'assurance de ce jeune homme et par l'incongruité de la situation. Pourquoi diable accompagnerait-il sa femme pour choisir entre rhum arrangé et whisky ?

J'accepte avec gratitude l'escorte du serveur et progresse sans un mot jusqu'au comptoir, capte le regard de Lucie qui

me fait signe de la suivre, Lucie qui ouvre la porte inaccessible au public derrière laquelle se trouve le monde libre. Je ris comme une gamine fugueuse tandis qu'elle m'accompagne jusqu'à ma voiture. Je parie qu'Antoine finira sa bouteille avant de se demander où je suis passée.